

Le retour de Georges Brassens

GEORGES BRASSENS revient à Bobino après trois années de silence. Chaque jour, pendant trois mois, la crinière crépelée, aujourd'hui blanchie, la guitare à la main, Brassens va s'avancer seul sur une scène où l'attendent une chaise vide, un piano fermé, un verre d'eau et un contrebassiste. Et parmi ses chansons gaillardes ou frondeuses, et peut-être plus tragiques qu'on ne le croit, il offrira sa nouvelle moisson de mots et de notes.

« Pour faire une chanson, dit Brassens, il me faut du temps. Bien sûr, certaines naissent spontanément. Mais je m'en méfie. En général, je note une idée et, six mois, un an plus tard, je la développe. Et puis, en travaillant sur les mots, d'autres idées arrivent, d'autres chansons apparaissent. J'ai mis plus de six ans à faire les *Stances à un cambrioleur*, qui avait opéré chez moi. En cours de route j'ai soumis quatre à cinq strophes à des copains.

Car tout « anar » que je suis, je ne prends pas de décision sans consulter quelques copains. C'est surtout chez les « anars » que j'ai rencontré ce besoin de prendre l'avis de deux ou trois amis avant d'entreprendre quoi que ce soit. C'est peut-être une façon d'être solidaire.

» Non, je n'ai aucune lassitude pour la chanson. Je suis né dedans. Mon père était capable de reconstituer une mélodie instinctivement et moi, à cinq ans, je connaissais deux cents chansons. Tout ce qu'il y a eu dans ma vie a moins d'importance que ce qui s'est passé dans mes émotions musicales. Une ligne mélodique, ça me fait une semaine. Vraiment, quand je trouve une strophe, une mélodie, je suis heureux. Enfin, disons que j'ai des joies, des espèces de fêtes.. Le bonheur je ne sais pas ce que c'est. Et d'ailleurs, je n'en veux pas dans la m... où l'on vit. Si je rencontre quelqu'un qui me fait plaisir, une fille avec qui j'ai envie de faire l'amour, c'est bien. C'est de la joie.

» Je suis un émotif — ça ne veut pas dire que je suis le dernier des cons. Dès l'enfance, j'ai vécu avec les mots et les notes, je me suis fait un monde parallèle au monde réel, et j'ai eu la chance de n'avoir avec celui-ci que peu de contacts.

J'ai toujours trouvé un palliatif aux événements du monde, et des remèdes à mes angoisses personnelles. Je suis libre ou plutôt indépendant dans le sens où personne ne me demande jamais des comptes, où je ne suis pas même obligé de chanter. Je ne suis pas solitaire puisque j'ai cinq, six copains. J'essaie de vivre avec mes lois et mes idées. Sans être trop dégueulasse.

» J'ai cinquante et un ans. Evidemment, de visage, je porte mon âge. Mais de l'intérieur je suis resté le même, je ne vois pas de différence. Bien sûr, si on y regarde de près, il y a des blessures, des fissures. Et puis on change tous les jours. Insensiblement. A vingt ans, je voulais faire l'amour avec toutes les filles que je rencontrais. Aujourd'hui, je choisis.

» Si vous voulez, aujourd'hui je garde une certaine distance par rapport à mes idées, à mes convictions. J'ai d'ailleurs écrit une chanson qui a pour titre : *Mourir pour des idées.*

» Les thèmes de mes chansons, ce sont ceux qui existent. L'amour, l'amitié, qui est plus généreuse, plus désintéressée, moins égoïste, la guerre, la nature, la mort. Je m'en fiche de la mort, mais celle des autres me dérange bougrement. Je ne m'habitue pas aux gens qui ont fichu le camp. Et il y a eu tellement de morts dans mon monde à moi depuis quelque temps que j'ai décidé de l'ignorer, la salope. La conspiration du silence. »

Propos recueillis par
CLAUDE FLÉOUTER.

★ Du 10 octobre au 7 janvier.
Bobino, 20 h. 30.